



Joan W. SCOTT, *Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques*

Paris, Fayard, 2009, 177 pages, traduction de Claude Servan-Schreiber

Michelle Zancarini-Fournel



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/9948>

DOI : [10.4000/clio.9948](https://doi.org/10.4000/clio.9948)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010

Pagination : 281-283

ISBN : 978-2-8107-0098-1

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Michelle Zancarini-Fournel, « Joan W. SCOTT, *Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 32 | 2010, mis en ligne le 31 décembre 2010, consulté le 30 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/9948> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.9948>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2022.

Tous droits réservés

Joan W. SCOTT, *Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques*

Paris, Fayard, 2009, 177 pages, traduction de Claude Servan-Schreiber

Michelle Zancarini-Fournel

- 1 Dans l'avant-propos écrit en janvier 2009 de ce recueil de trois articles publiés aux États-Unis au cours de la dernière décennie du xx^e siècle, Joan Wallach Scott définit sa démarche pour promouvoir une histoire théorique, politique et critique : « [...] une Américaine, historienne de la France, trouve des résonances dans les écrits de philosophes et de théoriciens politiques qui travaillèrent dans des contextes différents, à des époques différentes et fantasme sur ce qui les rattache à elle [...] » (p. 10).
- 2 Le livre se présente en trois parties. La première, intitulée « l'Histoire comme critique », est une historicisation de la pratique historique et se place sous le patronage de Michel Foucault. L'argumentation de la seconde partie, « L'évidence de l'expérience », est centrale dans ce recueil et critique la conception fréquente de l'expérience comme « allant de soi » et reflétant la réalité vécue. Le titre, au départ énigmatique, du troisième texte – « Écho-fantasme : l'Histoire et la construction de l'identité » – sert d'appui à une utilisation de la psychanalyse pour expliquer le fonctionnement de la formation des identités en s'appuyant sur les exemples de l'histoire des femmes et de l'histoire féministe.
- 3 La citation de Foucault placée en exergue – « La critique ce sera l'art de l'inservitude volontaire, celui de l'indocilité réfléchie » (1978) – caractérise le projet de Joan Scott dans ce premier chapitre qui est une défense et illustration du poststructuralisme comme théorie critique, qu'elle oppose à la « révolution conservatrice » dans laquelle elle met pêle-mêle l'empirisme, l'analyse quantitative, l'essentialisation des expériences, la dénonciation du tournant linguistique, auxquels s'ajouteraient « la vérité des expériences des femmes, des ouvriers, des sujets post-coloniaux et des minorités » (p. 19), les positions de gauche rejoignant, pour elle, les positions de droite. Joan Scott critique l'utilisation de catégories universelles, telles la classe, la race, l'origine

ethnique ou le genre. Elle revient sur la critique de l'usage du mot genre déjà énoncée dans la préface de la seconde édition de *Gender and the Politics of History* (Columbia University Press, 1999) : « le mot était devenu un label commode dont l'utilisation nous rassurait plutôt qu'elle ne nous dérangeait, transformant des questions en réponses avant même qu'elles aient été posées » (p. 21). Joan Scott nous invite à questionner les fondements de notre savoir, les récits historiques comme les catégories analytiques, non plus seulement « restaurer la visibilité des femmes » mais « traiter la catégorie femmes comme objet d'étude historique », constat déjà acté comme l'a montré Françoise Thébaud dans *Écrire l'histoire des femmes* en 1998.

- 4 Dans « L'évidence de l'expérience », Joan Scott à partir de l'exemple de l'homosexualité, nous invite à renverser la position classique selon laquelle les individus sont exposés à l'expérience : elle insiste sur la nécessité de s'intéresser aux processus historiques qui, à travers les discours, positionnent les sujets et produisent leur expérience. Plus globalement, l'historicisation interroge la constitution de toutes les catégories explicatives. L'historienne se livre à une critique précise du livre qui a fondé la nouvelle histoire sociale des années 1960, celui de E.P. Thomson, *La formation de la classe ouvrière anglaise* (1963, traduit en français en 1988) qui a su relier structures sociales et conscience sociale dans la formation d'une identité commune de classe. Joan Scott s'interroge alors sur l'activité de l'historien-ne qui est interprétation, mise en ordre et sélection des informations, qui engage aussi sa personnalité, ses choix politiques, loin de l'objectivité professionnelle proclamée le plus souvent. Aux États-Unis, cette question de l'expérience a donné lieu à des débats importants dans la sphère académique qui ont eu peu d'écho en France. Pierre Vidal-Naquet, cependant, commentant l'œuvre de Michel de Certeau, a revendiqué fermement, à propos de l'histoire du génocide de la Seconde Guerre mondiale, le recours à « ce qu'il faut bien appeler le réel historique ». Pour dépasser les jugements simplificateurs sur le tournant linguistique, il serait souhaitable de pouvoir disposer des principaux textes du débat sur la question de l'expérience et du « réel historique ».
- 5 Dans la troisième partie du livre, Joan Scott explique le recours au syntagme l'écho-fantasme (*fantasy echo*) attribué à la déformation de l'expression « fin de siècle » par un étudiant, terme qu'elle a repris et travaillé dans un sens littéral : « répétition d'un son imaginaire, mais aussi possiblement répétition imaginée » (p. 134).
- 6 Reprenant l'exemple du féminisme déjà travaillé dans *La citoyenne paradoxale* (1998) et faisant référence au texte d'Éric Hobsbawm, *L'invention d'une tradition*, elle souligne que l'histoire des femmes et l'histoire du féminisme ne sont pas dans une continuité historique. Les identités relèvent selon elle de l'écho-fantasme : elles sont à la fois répétitions imaginaires et répétitions de ressemblances imaginées. S'appuyant sur les dimensions imaginaires du fantasme explorées par les psychanalystes Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis, l'historienne affirme que « le dénominateur commun des femmes n'existe pas avant son invocation et que son émergence est assurée par les fantasmes qui lui permettent de transcender à la fois l'Histoire et la différence » (p. 136). Racontée sous la forme d'une lutte continue pour l'émancipation, l'histoire du féminisme effacerait la discontinuité, le conflit et la différence qui remettent en question les catégories « femmes » et « féminisme » : « ce qu'on pourrait appeler le fantasme d'une histoire féministe cimenterait l'identité des femmes à travers le temps » (p. 142). Elle critique la notion d'« histoire des femmes », englobant des personnes définies biologiquement et qui ne tient pas compte des différences et efface les

divisions. Joan Scott met en avant deux fantasmes de l'histoire féministe, celui de l'oratrice qui fait irruption dans l'espace masculin du politique et transgresse les assignations sexuées, et celui de la mère. À travers les exemples d'Olympe de Gouges, de Jeanne Deroin, de Madeleine Pelletier et de Lily Braun, l'historienne montre comment la figure de l'oratrice a masqué les profondes différences entre ces dernières, différences portant sur leur sexualité, mais aussi leur féminisme. La maternité a servi à forger le féminisme par la demande de droits spécifiques, bien que cette question ait été vivement discutée ; la maternité transcende les différences et idéalise l'amour universel, l'amour maternel. Ainsi est créée une apparence de continuité, d'identité collective commune.

- 7 Dans ce livre, Joan Scott déconstruit fortement la conception de l'Histoire et du métier majoritairement adoptée en France : par ses références théoriques qui vont de la philosophie à la psychanalyse en passant par la littérature ; par l'affirmation de la subjectivité de l'historien-ne qui doit être explicitée ; enfin par la revendication de la dimension politique du récit historique.